

Panaït Istrati et Romain Rolland, ou le cœur et le front

Marie-Odile Thirouin

Extraits

Nous remercions Christian Delrue, président des Amis de Panaït Istrati de nous autoriser à reproduire quelques extraits de la conférence prononcée par Marie-Odile Thirouin, « Panaït Istrati, itinéraires d'un écrivain, dernières publications » à propos de la parution chez Gallimard de la Correspondance Panaït Istrati, Romain Rolland 1919-1935 (Édition établie présentée et annotée par Daniel Lérault et Jean Rièrè). Cette conférence était organisée à la Bibliothèque Diderot de Lyon, le 21 novembre 2019, dans le cadre du cycle intitulé « Parlez-nous de... ». Elle est publiée, en intégralité, dans le Haïdouc, Bulletin de l'Association des Amis de Panaït Istrati, n°26-27-28 Printemps-Eté-Automne-Hiver 2020.

Nous disposons aujourd'hui d'un ensemble de 320 lettres, dont 187 d'Istrati à Rolland et 102 de Rolland à Istrati, échangées entre le 20 août 1919 et le 28 mars 1935. C'est une source très riche sur les deux écrivains dont je voudrais ici commenter quelques enseignements.

Une relation inégale

Cet ensemble épistolaire considérable est le résultat d'une relation qui se tisse « de loin » : les deux écrivains ne se sont rencontrés que trois fois à Villeneuve, en Suisse, où Istrati rend brièvement visite à Rolland en octobre 1922, avril 1926 et mai 1929¹, si bien que pendant toutes ces années, ils n'auront passé qu'une dizaine de jours ensemble, comme si la distance faisait partie de leur relation. Il n'est pas jusqu'à leur rencontre qui n'ait quelque chose d'improbable, celle du lauréat français du prix Nobel de littérature pour l'année 1915 avec le vagabond autodidacte roumain, à la fois « peintre en bâtiment », « obscur ouvrier » et « ver décrepité [*sic*] » comme il se plaît à se désigner lui-même². À la lecture de leur correspondance, on est d'ailleurs frappé par le mélange d'inquiétude et de joyeuse surprise qu'exprime Istrati à se voir distinguer, alors que Rolland et lui sont « si loin placés l'un de l'autre sur cette injuste échelle sociale » : Istrati voit là le signe annonçant le moment miraculeux où « les sommets commencent à s'entendre avec les profondeurs moisisées des abîmes », « les lettrés » avec « le peuple » ; « peu nombreux sont les hommes qui comme vous pouvaient voir dans le cœur d'un gueux et lui tendre la main³. » La distance sociale qui les sépare nourrit toute-

fois en Istrati, outre la reconnaissance, la crainte perpétuelle d'un malentendu, la peur constante que Rolland ne prenne pour de la flatterie la joie qu'il éprouve à recevoir une lettre de lui, la hantise que l'écrivain français ne le croie à la recherche d'un avantage matériel ou symbolique quelconque pour faire « carrière ». C'est pourquoi Istrati proteste si souvent dans ses lettres de sa « sincérité », son unique justification vis-à-vis de Rolland : « je vous prie de chasser de votre esprit toute idée qui pourrait vous troubler en pensant que c'est peut-être la place que vous occupez sur le firmament de l'Art humain qui me fait perdre la tête au point de vous accabler de mes lettres, et si je savais qu'une seule de mes lignes jette un soupçon sur ma sincérité, – sur cette sincérité, la seule avec laquelle on peut se présenter devant vous sans vous tacher, – je vous jure [...] que je ne vous troublerai plus et que, toutefois, je vous adorerai en silence, ainsi que je l'ai fait pendant les deux ans écoulés depuis l'heure que j'ai lu votre œuvre et jusqu'à l'instant heureux quand vous vous êtes tourné le visage vers moi⁴. » (...)

À l'écrivain français sur la réserve, qui lui accorde son intérêt et sa compassion sans franchement aller jusqu'à l'amitié, Istrati offre un attachement à sens unique, « l'amitié de ce chien sans laquelle Schopenhauer dit qu'il se serait tué⁵ » : « vous me dites encore : 'Je ne cherche pas les affections.' Cette parole m'a fait beaucoup de mal, mais je me l'explique : avez-vous jamais eu un bon chien ? Un de ces chiens qui rompent la chaîne pour venir, non pas vous demander un os, mais pour vous lécher les mains. [...] Moi, j'ai le cœur de ce chien, mais je ne l'impose à personne. Au

1. Il semble, selon Christian Delrue, qu'une rencontre prévue en janvier 1927 n'ait pas eu lieu.

2. Panaït Istrati / Romain Rolland, *Correspondance 1919-1935*, édition établie, présentée et annotée par Daniel Lérault et Jean Rièrè, Gallimard, 2019, p. 18 et 82.

3. *Ibid.*, p. 18, 57 et 219-220.

4. *Ibid.*, p. 82-83 (lettre à Romain Rolland du 28 mars 1921).

5. *Ibid.*, p. 83 (lettre à Rolland du 28 mars 1921).

contraire, je le refuse à beaucoup, car le culte des amitiés complaisantes m'est inconnu. [...] vous, je vous aime. [...] un rayon direct de votre estime est venu tomber dans les ténèbres de mon désespoir⁶. » Cette proposition n'a rien de dégradant aux yeux d'Istrati, au contraire ; car le chien – animal sans préoccupations d'ordre moral ni social, mais capable de mordre – est depuis Diogène de Sinope le modèle du philosophe cynique dont Istrati est un lointain disciple⁷, mais aussi le seul animal capable d'amitié, comme Istrati l'écrit dans « Mikhaïl⁸ » [1927].

Pourtant, Romain Rolland se dérobe : « je n'attends pas de vous des lettres exaltées, j'attends de vous des œuvres. Nous sommes faits pour œuvrer⁹. » Et plus tard encore : « Maintenant Istrati, il faut dompter ce cœur tumultueux, comprimer cette force explosive, obliger ces puissances passionnées à se replier dans l'œuvre d'art, les mettre sous le joug et leur faire labourer, à perte de vue, votre champ, l'œil fixé sur le sillon qui s'allonge, jusqu'à ce que vous tombiez, au terme, vidé de votre vie, mais heureux de l'avoir répandue¹⁰. » On comprend à la lecture de ces lignes que la froideur de Rolland est calculée : il veut obliger Istrati à discipliner son talent, à consacrer sa belle énergie à des choses durables, à mettre en forme les richesses qui sont les siennes. Car « le front domine le cœur. [Il faut] garder toutes ses passions, mais les mettre au service de plus grand qu'elles – et que nous –, du Dieu qui est en nous, l'Esprit¹¹. » Rolland l'apollinien, l'intellectuel calme et froid (le « front ») s'oppose à Istrati le dionysiaque, l'homme passionné (le « cœur ») – on peut en tout cas savoir gré à Rolland d'avoir contraint Istrati à produire une œuvre qui, sans lui, n'aurait peut-être pas été, de l'aveu même d'Istrati : « J'espère que vous n'avez pas oublié, – et je l'affirme encore une fois ici, – que si je me suis mis à écrire avec foi et passion (après une déception totale dans l'humanité de l'art), ce fut uniquement pour gagner l'affection d'un homme dont la vie et l'œuvre ont répondu à mon idéal. [...] ces feuilles [...] sont sorties grâce à votre souffle¹². » Toujours tenté de renoncer à l'art qu'il qualifie d'« amante sans cœur », l'éternel dilettante qu'est Istrati ne parvient à écrire

que « sous la poussée de [l']esprit [de Rolland]¹³ » : « je suis votre œuvre [...], votre fils spirituel¹⁴ », « l'homme que votre œuvre et votre cœur péchèrent à la ligne dans les profondeurs de la vie¹⁵. » Rolland a finalement réussi à faire d'Istrati un écrivain en lui monnayant intelligemment l'affection qu'Istrati réclame inlassablement de lui : jamais il n'en a été plus près qu'au moment de la parution de *Kyralina* et *Oncle Anghel*, en 1924.

Échange

Rolland a toutefois fort à faire pour empêcher Istrati de céder à l'attrait d'une vie libre et pauvre, sans contraintes, sans attaches, sans obligations, au contact des hommes, telle qu'il l'a menée au cours de ses vagabondages antérieurs. Car Istrati redoute de se transformer en écrivain de métier et de s'aliéner ainsi lui-même : « J'avoue que je me suis trompé : j'ai cru pouvoir faire de l'art et rester libre à ma façon d'autrefois. C'est une illusion : on ne peut servir deux Dieux à la fois. Je ne me reconnais plus. La lutte entre ces deux démons me fera sauter, car chacun demande toute la place¹⁶. » Si Istrati passe outre ses scrupules, c'est grâce aux encouragements répétés de Rolland, mais c'est aussi que Rolland incarne à ses yeux un double modèle positif – d'abord *un modèle paternel* qui « l'ordonne » au sens propre, lui permettant d'accéder à sa forme propre, comme le dit explicitement Istrati quand il remercie Rolland du « dévouement paternel que je n'ai pas connu et que vous me montrez¹⁷ » ou quand il rend hommage à son « désir paternel de corriger une nature désordonnée¹⁸ » : « Que de chemin parcouru [...] ! Aujourd'hui, j'évolue en pleine lumière... En vous révélant à moi, vous m'avez révélé à moi-même, avec précision et tel que je dois être¹⁹. »

Mais surtout, ce modèle paternel se double d'*un modèle artistique* qui fait coïncider – croit-il – l'homme Rolland et l'artiste Rolland : « N'oubliez [pas] que vous n'êtes pas grand pour moi parce que, ainsi que beaucoup le pensent, vous m'avez créé de toutes pièces, mais [...] seulement parce que vous fûtes bien l'homme de votre œuvre, dans un temps où les œuvres sont des farces et les artistes des far-

6. *Ibid.*, p. 140-141 (lettre à Rolland du 29 juin 1922).

7. Aurélien Demars en a fait la brillante démonstration lors de la séance du 22 mars 2019 du séminaire « L'espace littéraire de Berlin à Vladivostok », à la Bibliothèque Diderot de Lyon. Voir le compte rendu de la séance sur le blog des Fonds Slaves de la BDL : <https://fslavesbdl.hypotheses.org/1835>, ainsi que la version augmentée de cette communication intitulée « Déracinement et pérégrination : le départ vers l'ailleurs selon Istrati », dans *Le Haïdouc. Bulletin d'information et de liaison de l'Association des Amis de Panaït Istrati*, 37^e année, n° 23-24-25, automne 2018-hiver 2019, p. 5-14.

8. Panaït Istrati, *La jeunesse d'Adrien Zograffi*, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2019, p. 155.

9. Panaït Istrati / Romain Rolland, *Correspondance 1919-1935, op. cit.*, p. 132 (lettre à Istrati du 18 janvier 1922).

10. *Ibid.*, p. 155 (lettre à Istrati du 24 septembre 1922).

11. *Ibid.*, p. 161 (lettre à Istrati du 2 novembre 1922).

12. *Ibid.*, p. 230 (lettre à Rolland du 8 septembre 1923). C'est Istrati qui souligne.

13. *Ibid.*, p. 194-195 (lettre à Rolland du 26 février 1923).

14. *Ibid.*, p. 250 (lettre à Rolland du 8 janvier 1924).

15. *Ibid.*, p. 161 (lettre à Rolland du 2 novembre 1922).

16. *Ibid.*, p. 195 (lettre à Rolland du 26 février 1923).

17. *Ibid.*, p. 88 (lettre à Rolland du 31 mars 1921). C'est Istrati qui souligne.

18. *Ibid.*, p. 162 (lettre à Rolland du 2 novembre 1922).

19. *Ibid.*, p. 156 (lettre à Rolland du 22 octobre 1922).

ceurs²⁰ ! » Ce qu'Istrati admire chez Rolland, c'est qu'il ne cultive pas son art pour lui-même ou pour en tirer un profit matériel ou symbolique quelconque et que son art sans artifice est un pont entre l'homme Rolland et l'humanité qui se sent proche et aimée de lui : « Savez-vous ce qui se cache derrière chaque ligne de votre œuvre ? C'est l'Homme ! [...] Vous croyez faire de l'art, quand vous dites que seulement l'art pourrait me satisfaire ? Eh bien, quand, après recommandation, je m'aperçois que des amis qui n'ont jamais eu l'habitude de lire dans le métro, dans le tram ou l'autobus, [...] font cela avec vos œuvres, je l'attribue à votre fascination humaine [= pour les hommes]. [...] nous vous sentons, tous, tout près de nous. Nous sentons l'Homme, car l'artiste est une abstraction²¹. » « Me permettez-vous de croire que cela est plus grand et plus rare que l'art même d'un Shakespeare qui manquerait d'affection²² ? » Rolland a toutefois une conception de l'humanité bien différente de ce qu'Istrati suppose en ce début des années 20 : le retour d'URSS le manifesterait cruellement. (...)

Les grands thèmes de la correspondance : l'Amitié

Si à présent, on aborde la correspondance non plus sous l'angle de la chronologie, mais des grandes questions dont elle traite, on en distingue trois particulièrement : l'Amitié, la Révolution et l'Art. Ce sont en réalité pour Istrati trois modes d'action sur le monde. L'amitié, la *philia* grecque qu'Istrati dote souvent d'une majuscule, occupe ici la première place, non seulement parce que c'est son amitié qu'Istrati demande à Rolland, mais aussi parce que l'amitié est le fondement de « tous [s]es idéaux » : « l'art et la pensée, – sans lesquels la vie ne serait qu'une triste nuit de cachot, – c'est l'amitié qui doit les pousser vers les cimes les plus inaccessibles, car, de tous les sentiments dont l'art s'inspire, le sentiment de l'amitié [...] est le plus durable et le plus pur²³. » C'est que l'amitié, entre hommes, est à la fois *gratuite et inaltérable* (à la différence de l'amour-passion entre hommes et femmes, l'*eros*, qui finit toujours par s'épuiser) : « peut-être vous-même [...] ne vous rendez pas compte encore jusqu'où va chez moi le culte de l'amitié, mon besoin d'aider, d'aimer jusqu'au sacrifice de ma personne, à l'occasion²⁴. » Ce culte du don de soi se pratique à *quelques-uns*, « quelques esprits d'élite et cœurs généreux engloutis par les ténèbres », mais aspirant à la lumière : « J'ai grande foi dans une poignée d'hommes connus ou inconnus, qui souffrent, qui luttent, et qui peut-être ne vain-

cront pas²⁵. » Car si l'amitié ne se pratique qu'à l'échelle des individus et non de la masse, elle est la cellule à partir de laquelle l'amour s'étendra au monde et donc le changera concrètement. Pourtant, périodiquement, la foi qu'Istrati met dans l'amitié est ébranlée : il se sent trahi, il est déçu dans ses attentes, ou bien il cède au découragement et à ce qu'il appelle son « besoin de démolition » : « l'amour charnel s'effrite, l'amitié me semble bien humaine, et l'art, aussi vain et impuissant que le reste. Où donc chercher l'éternité ? En Dieu je ne crois pas. Quel[le] débâcle que cette vie terrestre²⁶ ! » Car le monde résiste de toute sa force d'inertie au changement : « si votre parole avait bouleversé mille hommes puissants au point qu'elle m'a bouleversé moi, la face du monde devait changer depuis longtemps. Mais les hommes se rassemblent et ils ne demandent que du pain et d[e] vain[s] honneurs²⁷. »

Rolland se situe d'emblée, on l'a vu, aux antipodes de cette religion de l'amitié, de cet amour des hommes tel que l'entend Istrati. Il professe même la religion inverse : « J'ai beaucoup de misanthropie et je n'aime pas le voisinage des hommes », lui confie-t-il un jour²⁸. À Istrati étonné, qui lui demande d'où lui vient alors son courage de vivre et d'écrire, Rolland répond : « Je trouve mon courage en un dégoût du monde et une solitude plus brûlants, plus poignants que les vôtres. Depuis ma petite enfance, j'ai dû prendre l'habitude de vivre et de penser seul. J'ai immensément d' 'amis', au sens lointain. Très peu ou point d'intimes. Les plus proches m'ont si basement trahi, renié pendant la guerre, qu'il m'en reste aujourd'hui un écœurement mortel. Je porte au cœur des blessures, que rien ne peut guérir. (Je vous dis ceci, à vous, je ne le dis à nul autre.). J'écris – et de plus en plus – pour moi-même. Et je jette ensuite aux vents mon monologue – l'enveloppe de ma vie, dont je me suis soulagé. Je suis profondément religieux (au sens libre, au sens plein). Je porte au fond de moi, un Moi qui me déborde. [...] Je me soulage de ce Moi, dont je suis perpétuellement à nouveau engrossé. Je m'enfante. » Le lecteur confronté à cette confession est surpris à son tour par le solipsisme radical de Rolland : solitude concertée, rétention de son intimité, auto-engendrement sont à l'opposé de l'ouverture au monde d'Istrati, toujours en quête de la compagnie des hommes, au risque d'être perpétuellement déçu : autant Istrati s'expose, autant Rolland se protège ; les mêmes blessures – celles de la trahison – ont donc produit chez l'un et chez l'autre des effets contraires.

20. *Ibid.*, p. 286-287 (lettre à Rolland du 31 janvier 1925). C'est Istrati qui souligne.

21. *Ibid.*, p. 141 et 144 (lettre à Rolland du 29 juin 1922).

22. *Ibid.*, p. 194 (lettre à Rolland du 26 février 1923).

23. *Ibid.*, p. 35 (lettre à Rolland du 1^{er} janvier 1921).

24. *Ibid.*, p. 136 (lettre à Rolland du 16 juin 1922).

25. *Ibid.*, p. 180 (lettre à Rolland du 7 janvier 1923).

26. *Ibid.*, p. 242 (lettre à Rolland du 18 novembre 1923).

27. *Ibid.*, p. 64 (lettre à Rolland du 21 mars 1921).

28. *Ibid.*, p. 183 (lettre à Istrati du 9 janvier 1923).

À une autre question d'Istrati sur son calme cette fois, Rolland répond en expliquant qu'il est le prix du renoncement systématique à ce qui fait la vie commune de l'humanité : « Quand il n'est plus possible d'habiter à l'étage habituel de la vie, on se bâtit un autre étage pour y respirer. On y est seul, ou à peu près. Mais on a l'air et l'horizon – et le silence (relatif). [...] Je vis donc seul. Je communique de mon étage inhabité, par mes sans-fil avec une masse humaine invisible. Est-ce de la vie ? C'est moins et plus. En tout cas, il n'y a pas loin de là à la mort. De l'une à l'autre, le saut sera vite fait. Je communique avec 'l'autre', quotidiennement²⁹. » Le calme de Rolland se présente donc comme l'antichambre de la mort, mais paradoxalement, c'est sa mort au monde qui est pour l'écrivain la condition de sa fécondité : « le monde intérieur est si ardent, si abondant, si exigeant qu'il me tient bien [lieu ?] de tout ce qui me manque. J'y retrouve (j'y crée moi-même amis, aimés, tout l'univers). Et vous voyez ! Au bout du compte, bien des vivants qui me sont et qui me resteront éternellement inconnus, s'y reconnaissent et communient sans paroles, avec moi³⁰. » Cette communion sans paroles ni contact, produit dérivé et non objectif recherché, est si éloignée de ce que pratique Istrati et qu'il prenait au début de leur relation pour de l'amour de l'humanité, qu'on se demande ce qui les a rendus compatibles – leur complémentarité, répondrait sans doute Rolland, qui écrit à Istrati, à propos de Gorki : « nous avons, l'un et l'autre, toute notre vie cherché notre complément : car on n'est pas un homme, si on ne veut pas être tout, tous les hommes, et les faire tenir dans l'harmonie de son étroite unité³¹. »

Rolland, « ultra-Occidental de Bourgogne » attiré par son « complément », la Russie ou l'Inde, comme il l'écrit dans cette même lettre, veut donc être à lui seul *tous les hommes*, alors qu'Istrati voudrait se démultiplier pour connaître *chaque homme* et y trouver un *alter ego*, un ami, à la fois identique et autre : l'humanité est pour l'un abstraite et idéale, pour l'autre au contraire concrète et toujours imparfaite – une telle différence est pour beaucoup dans la dissonance finale entre les deux écrivains sur la question de savoir comment servir au mieux cette humanité.

Les grands thèmes de la correspondance : la Révolution

Le débat sur cette question se cristallise naturellement

autour du voyage en URSS lorsqu'Istrati, lui-même issu des rangs des exploités, les choisit encore une fois à son retour, leur sacrifiant son combat pour la Révolution : « Ma foi, ma droiture et quelque don, m'ont armé d'une force qui croît chaque jour et que je veux mettre au service du bien. Par passion, non par devoir. Et je chercherai des compagnons. J'en ai quelques-uns, et des bons. Mais les meilleurs, ce sont encore ceux qui forment l'océan humain, qui se taisent comme le bœuf et qui encaissent les coups³². » À partir de février 1929, il traverse une sorte de période de latence jusqu'à la publication de *Vers l'autre Flamme* en octobre, période au cours de laquelle il se replie sur ce qui est solide – sa fidélité à ses amis persécutés et à la vérité – et sacrifie le rêve, l'idéal inconsistant : « vous verrez bientôt que je ne peux plus vous suivre dans le combat », écrit-il à Rolland ; « je ne crois plus au combat, ni à l'homme, ni à l'ami. C'est-à-dire je crois à tout cela comme un chien qui continue à se traîner sur les pattes de devant après avoir eu les reins cassés. Je suis ce chien. Et c'est la Russie qui m'a cassé les reins³³. » Istrati, blessé par ce qu'il a vu et vécu en Russie, abandonne les idées (la tête, le front), pour n'en rester qu'à ce que lui dicte son cœur, ultime conseiller de son action : « Je n'aime plus que quelques hommes et mes passions. Je n'ai plus d'idéal³⁴. » « [...] je n'ai pas de tête, pas de cervelle, je n'ai que l'honnêteté du cœur³⁵. » (...)

Les grands thèmes de la correspondance : l'Art

Comme en politique, l'homme – ou plutôt, moins abstractionnellement, les hommes – sont pour Istrati l'aune de la création artistique, à la fois son origine et sa fin. « L'Art sans hommes ne m'intéresse point³⁶ », déclare ainsi Istrati à Rolland à l'époque où il achève de se transformer en écrivain ; « je hais l'art qui se [...] suffit rien que de l'admiration, ainsi que l'admirateur qui [...] se contente rien que de l'émotion artistique³⁷. » Istrati se sent étranger aux débats entre « fabricants d'émotions » qui hantent les cercles d'artistes parisiens : « l'art occupe trop de place dans leur tête et pas assez dans leur cœur. Je ne veux pas être ingrat : ils ont été bons avec moi et pleins d'attentions. [...] Mais j'aime mieux rester [en] dehors de leur milieu, qui ne sera jamais le mien³⁸. » D'ailleurs, sous sa plume, le mot de « littérature » est péjoratif ; il parle plus volontiers d'art, le plus souvent avec une majuscule : « Aujourd'hui, je sais, au prix des souffrances, que l'Art, c'est une blague si l'artiste n'est

29. *Ibid.*, p. 356-357 (lettre à Istrati du 1^{er} août 1927).

30. *Ibid.*, p. 374 (lettre à Istrati du 21 décembre 1927).

31. *Ibid.*, p. 414 (lettre à Istrati du 2 juillet 1928).

32. *Ibid.*, p. 464 (lettre à Rolland du 22 février 1929).

33. *Ibid.*, p. 472 (lettre à Rolland du 5 mai 1929).

34. *Ibid.*, p. 479 (lettre à Rolland du 24 mai 1929).

35. *Ibid.*, p. 483 (lettre à Rolland du 28 mai 1929).

36. Panaït Istrati / Romain Rolland, *Correspondance 1919-1935, op. cit.*, p. 186 (lettre à Rolland du 11 janvier 1923).

37. *Ibid.*, p. 194 (lettre à Rolland du 26 février 1923).

38. *Ibid.*, p. 196 (lettre à Rolland du 26 février 1923).

pas un apôtre, un prêtre » qui a pour « mission de rendre le monde meilleur³⁹. »

Cette conception de l'art implique que l'artiste ne suffit jamais à sa tâche qui est de créer de la beauté pour la renvoyer à un monde qui en manque cruellement : « Jamais mon griffonnage ne sera à la hauteur de mon amour [des hommes], et jamais l'Art ne me paiera de tout ce que j'ai souffert pour lui⁴⁰. » Istrati, modeste, rabaisse l'artiste dont il fait un simple intermédiaire, car l'artiste n'invente rien qui ne soit déjà : ce qu'Istrati écrit, ce sont « des vies vécues, senties, absorbées avec toutes les forces des êtres vivants » et dont il se contente de manifester la beauté cachée ; « tout est calqué sur la vérité de mes souvenirs », tout revient à « des vies presque telles qu'elles ont été. Je n'ai fait que coordonner et souder⁴¹. » Deux métaphores se rencontrent sous sa plume qui assimilent l'écrivain à un *boulangier*, donnant forme à la « farine » de ses souvenirs à l'aide de « l'eau » de son art, ou à un *peintre* voué à la représentation d'une vaste matière vécue sous ses yeux – le double littéraire d'Istrati porte le nom d'Adrien Zograffi, c'est-à-dire d'Adrien le Peintre.

Rolland, s'il rend hommage au feu intérieur d'Istrati, à son don inné de conteur, ne cantonne pas l'art à un rôle aussi modeste que celui qu'Istrati lui assigne. Pour lui, l'art est recherche d'éternité, il est arrachement à la contingence : « Il faut apprendre à voir plus haut, plus loin que l'humanité. Victoire ou défaite, nous savons bien qu'un jour, l'humanité mourra. [...] il faut que vous sentiez l'éternel qui est dans le présent, à chaque instant du présent, caché sous un amas de laideurs et de souffrances ; mais il est là, toujours ; on le sait ; et parfois son œil luit. [...] Quelle que soit l'issue du combat humain, il n'est pas de défaite pour l'esprit qui a senti – ne fût-ce qu'un seul instant – le contact de l'éternel⁴². » L'art s'oppose ainsi à la vie, grouillante, chaotique et vouée à la mort : « Vous demandez aux hommes – je ne dirai pas trop – mais autre chose que ce qu'ils sont. Il n'y a que l'art qui pourra vous le donner. Jamais la vie⁴³. » D'ailleurs, la source d'inspiration est chez Rolland le monde intérieur de l'écrivain : elle est en lui, non hors de lui. Aussi conseille-t-il à Istrati : « si vous n'écrivez pas par amour et foi en ce monde intérieur que vous portez et par besoin irrésistible de l'exprimer en art, il vaut mieux ne pas écrire. [...] Du jour où cette nécessité ne parlera plus en

vous, taisez-vous ! Ce ne serait plus que du bavardage, bon ou mauvais, mais qui ne vous distinguerait plus de cette élite inutile que précisément vous méprisez à bon droit⁴⁴. » Le Dieu qu'il s'agit ici de servir, c'est l'Esprit, cette Âme cosmique dont le véritable artiste détient un fragment. L'art ne saurait donc directement se mettre au service des hommes, car il n'a finalement sa justification qu'en lui-même : « Vous vous trompez en assignant à l'art ou à la science un but humanitaire », écrit encore Rolland à Istrati. « Ils peuvent servir l'humanité [...] s'ils sont beaux et vrais, mais sans y penser. Leur grande loi est la Nécessité⁴⁵. »

Conclusion

L'art pour le monde et l'art contre le monde : les conceptions d'Istrati et de Rolland sont encore une fois radicalement opposées, conformément à leur vision respective du monde et du rôle qu'ils ont à y jouer. Ce qu'ils ont en commun – et que manifeste leur correspondance –, c'est qu'ils n'acceptent pas le monde tel qu'il va et qu'ils s'interrogent continuellement sur le sens à donner à leur vie et à leur œuvre dans ce monde imparfait. À leur manière, ce sont tous deux des idéalistes, à cette différence près qu'Istrati sait choisir le réel contre l'idéal quand il le faut, avec les conséquences dramatiques que l'on sait. Istrati paie donc de sa personne là où Rolland cherche d'abord à se protéger – il ne s'agit pas de les juger, mais de constater que leur instinct respectif les pousse dans des directions décidément contraires. Panait Istrati, pour sa part, s'inscrit de la sorte dans la lignée de ces grands écrivains qui, au XX^e siècle, ont fait preuve d'un plus grand sens du réel que de l'idéal, au mépris de leur confort matériel et intellectuel – tels Jaroslav Hašek, George Orwell ou, plus près de nous, Albert Camus.

Marie-Odile Thirouin est Maître de conférences honoraire de littérature comparée à l'Université de Lyon. Son domaine de recherche est celui des imaginaires nationaux et des transferts culturels en Europe centrale.

Panait Istrati, Romain Rolland.

Correspondance 1919-1935

Édition établie présentée et annotée par Daniel Lérault et Jean Rièrre, Gallimard, 2019, 644 p. 32 €.

www.panait-istrati.com

39. *Ibid.*, p. 110 (lettre à Rolland du 22 décembre 1921).

40. *Ibid.*, p. 135-136 (lettre à Rolland du 16 juin 1922).

41. *Ibid.*, p. 148-150 (lettre à Rolland du 4 septembre 1922).

42. *Ibid.*, p. 55 (lettre à Istrati du 15 mars 1921).

43. *Ibid.*, p. 139 (lettre à Istrati du 25 juin 1922).

44. *Ibid.*, p. 531 (lettre à Istrati du 26 janvier 1930).

45. *Ibid.*